

## Philippe Madet

### Variantes de l'analysant type \*

Dans les *Écrits*, Lacan a cette formule : « [ils] ne s'entendent pas entre eux sur le sens d'un seul des termes qu'ils appliquent religieusement <sup>1</sup> ». Citation un peu dure à l'endroit des analystes mais qui rappelle combien il y a des évidences qui n'en sont pas, ou bien que, si évidences il y a, elles ne sont peut-être pas les mêmes pour chacun.

Analysant n'est pas un signifiant qui vient naturellement – pas d'évidence donc – et d'ailleurs il était absent dans les premières décennies de la psychanalyse. Pas d'évidence y compris pour Freud.

Si le signifiant est là depuis Lacan, l'analysant, pourtant, il me semble, se nomme encore rarement comme tel, alors qu'il est particulièrement concerné. Ce qui se dit plutôt c'est : je fais une analyse, je suis en analyse, je vois un analyste – formule paradoxale puisque l'analyste se soustrait au regard –, ou encore je suis suivi par un analyste, ce qui en dit déjà long sur l'idée qu'un sujet peut se faire de l'analyse et des places respectives de l'analyste et de l'analysant.

Outre qu'il ne s'approprie pas le terme, l'analysant s'interroge souvent de savoir s'il est bien en analyse, donc s'il est bien analysant. Une question névrotique probablement, mais son caractère structural ne l'annule pas.

Si mon hypothèse est juste, soit que les analysants, en proie à de multiples paradoxes, ne s'approprient pas le signifiant qui les désigne, est-ce le fait d'une résistance ? Est-ce le fait de variantes du sujet en analyse ? Et que faudrait-il pour qu'il se nomme comme tel ? D'ailleurs le faut-il ?

#### Un signifiant subversif

Si la question de ce qu'est un analysant m'avait été posée pendant le temps de ma cure, je crois bien que je n'aurais pas su répondre, en tout cas d'une manière suffisamment claire pour un interlocuteur non analysant. Quant à un interlocuteur analysant, j'aurais supposé qu'il en avait une idée, semblable à la mienne, que pourtant je n'avais pas.

Peut-être aurais-je répondu quelque chose du genre : c'est parler, à quelqu'un qui ne fait partie d'aucun de mes cercles, à quelqu'un de bien j'en suis sûr, qui va m'aider à y voir plus clair, me transférer un savoir. Dans un premier temps donc, je crois que j'aurais parlé de l'analyste pour mettre le transfert et l'action de son côté, soit exactement le contraire de ce qui m'attendait. Lacan le dit un peu différemment de cette manière : « Le sujet vient à l'analyse [...] pour savoir ce qu'il demande. Ce qui le mène, très précisément à cette voie de demander que l'autre lui demande quelque chose <sup>2</sup>. »

Analysant est bien un terme qui indique que le travail est du côté du sujet en analyse, ce qui est vrai mais ne va pas de soi. « Être en analyse » est une expression plus rassurante parce qu'elle inclut l'analyste dans ce qu'on entend. C'est cela qui va de soi pour l'analysant qui s'adresse à un analyste : il veut être entendu parce qu'il ne l'est pas, il veut le mettre au travail, lui, l'analyste. « Être suivi par un analyste » démontre combien le sujet qui vient en analyse ne veut pas être seul, y compris hors le temps des séances.

Tout aussi étonnant que la difficulté devant laquelle j'aurais été de répondre à notre question, à bien y repenser, je crois qu'elle ne m'a jamais été posée.

Je suis interrogé sur l'analyse, mais les questions ne portent pas tellement sur l'analysant, plutôt sur l'analyste, à tel point que j'ai été surpris et pris de court quand une personne d'une autre culture et très peu informée de la psychanalyse m'a récemment posé cette question ainsi : mais pourquoi as-tu fait une analyse ? Là pour le coup j'avais une réponse, je m'en souvenais parfaitement, mais je ne m'attendais plus à ce que cette question me soit posée directement, tant c'est sur l'analyste qu'il y a interrogation dans le discours commun : comment le choisir ? Comment est-on sûr que c'est un bon analyste ?

L'analysant, qui est pourtant celui qui fait aussi que le discours analytique existe, est oublié. Il n'a rien d'agalmatique. Alors que c'est l'analyste qui doit être en position d'objet, le discours commun place l'analysant comme objet du dispositif analytique, pain bénit pour la critique qui présente le transfert comme un pouvoir de l'analyste, voire une jouissance, et une soumission stupide de l'analysant.

Que l'analysant ne se nomme pas comme tel n'est donc pas si étonnant quand le terme lui-même engage déjà une subversion – ce qui s'engage dans l'analyse n'est pas ce qui était prévu par l'analysant –, et une subversion avant même que la cure commence et qui met le sujet dans une situation paradoxale.

## Une plongée dans un bain de paradoxes

Les paradoxes, l'analysant les cumule, avec des variantes.

Il vient pour parler et va parfois répéter qu'il n'a rien à dire.

Il parle alors que ce qu'il dit l'intéresse souvent peu.

Il vient par peur qu'il lui arrive quelque chose et, précisément, il va lui arriver quelque chose.

Il voudrait que cesse la répétition qu'il lui faudra pourtant affronter.

Il vient par amour de quelqu'un dont il devra se séparer. Il cherche un bon entendeur à qui il faudra dire salut.

Il est mobilisé par ce qui l'immobilise.

Il va voir quelqu'un qui se soustraira à son regard.

Il veut être libre, il se fait aliéné.

Il veut être aux commandes, il s'expose à l'inconscient et aux effets du langage.

Il veut se libérer d'une tutelle, c'est le croyant par excellence, l'analyste est son dieu, il est rivé à la magie du sujet supposé savoir. Lacan parle de « "pensée magique" pour désigner la foi naïve <sup>3</sup> ».

Il s'adresse à quelqu'un qu'il suppose savoir et qui pourtant doit ignorer ce qu'il sait <sup>4</sup>.

La liste pourrait s'allonger.

Autrement dit, le point de départ est un malentendu, pour ne pas dire une contradiction, mais c'est un point de départ nécessaire. Le sujet qui vient en analyse attend que le travailleur, ce soit l'analyste. Viendrait-il s'il le pensait autrement, s'il ne se trompait pas ?

C'est une tautologie de le dire ainsi : avant d'être analysant, un sujet ne l'est pas. Mais c'est donc précisément parce qu'il ne l'est pas qu'il peut le devenir. C'est une condition nécessaire. Sans le désir que ce soit l'analyste qui travaille et non pas lui, le sujet ne viendrait pas sonner à sa porte. Celui qui pense être analysant avant d'aller voir un analyste, qui pense pouvoir s'autoanalyser, ne va justement pas voir un analyste. Conséquence : les entretiens préliminaires sont incontournables et il est même impossible d'être analysant à la première séance. Analysant, on ne peut que le devenir.

Outre la réponse que j'aurais pu apporter personnellement à ce qui fait notre question, je suis alors allé voir sur le Net en inscrivant sur mon moteur de recherche : qu'est-ce qu'un analysant ? J'ai trouvé un forum de discussion duquel j'ai retenu deux réponses.

## Selon l'analyste ?

La première vient d'une femme qui s'interroge ainsi : « Je serais peut-être une autre analysante avec un autre psy. » Nous savons qu'il n'est pas possible de dissocier l'analysant de l'analyste, c'est le principe même du discours analytique, et c'est ce qu'a très bien compris cette femme. Mais la question qui est posée est : y a-t-il des variantes de l'analysant selon que l'analyste varie ?

Si, comme il a été dit lors de la précédente séance de ce séminaire, un sujet peut être analysant, parce que c'est lui qui travaille et qu'il peut être un travailleur tout aussi bien avec un analyste de l'IPA qu'avec un lacanien, la réponse est non : pas de variantes de l'analysant selon que l'analyste varie, non seulement selon sa personne mais y compris selon son école. On l'a dit également : l'analysant n'est pas le produit de l'analyste. Mais alors, pourquoi une orientation de l'analyste plutôt qu'une autre ?

Je propose cette réponse : être analysant est une chose, avoir terminé une cure en est une autre. C'est là que se situe la variante, toutefois non pas selon l'analyste mais selon son orientation.

L'analysé, celui qui a terminé sa cure, est séparé de l'analyste mais ne l'est pas selon ce dernier sinon il y aurait identification à l'analyste. Délivé de celui qui fut son analyste, il est orphelin comme on a pu le dire dans une séance précédente. L'analysant ne varie pas mais l'analysé oui, selon l'analyse, ce qui suppose, mais c'est une autre question, que l'analysé d'aujourd'hui serait différent de celui d'hier.

Pour l'analysant, y a-t-il des variantes qui colleraient aux variations du mouvement psychanalytique, y compris dans le cercle lacanien ?

Les sujets, au fond, n'ont pas tellement changé, alors que c'est le cas de la technique psychanalytique. Les analyses sont longues, les séances sont courtes, la cure est orientée par le réel, rien à voir avec l'époque de Freud. La tâche analysante a-t-elle changé pour autant ? Il me semble que non. L'analysant est au travail, en suivant le principe de l'association libre, principe qui, lui, n'a pas bougé. Il produit du savoir. Ce qui a changé c'est l'acte de l'analyste.

On pourrait dire que l'analysant ne connaît pas le temps, alors qu'il en fait durement l'épreuve avant de devenir analysé, éventuellement analyste dans le sens d'analyste de l'École.

Remarquons que le terme « analysant » amené par Lacan supplante celui d'analysé mais ne le supprime pas. Ce qu'est un analysant a pour conséquence de redéfinir ce qu'est un analysé, à différencier de l'analyste

donc. La fin de la cure produit l'analysé, mais pas forcément l'analyste de l'École, et on voit comment l'avancée de Lacan, en amenant le seul terme « analysant », a un effet qui fait bouger la façon de penser l'ensemble de la psychanalyse.

### Selon une croyance ?

La deuxième réponse que j'ai retenue de ce petit détour par le Net, je l'ai d'abord trouvée très drôle, mais elle dit en fait quelque chose qui nous intéresse et qui m'incite à remettre en jeu un débat que nous avons commencé lors de la séance de décembre sur la croyance à l'inconscient, et sur la croyance d'une manière plus générale. Cette réponse est : « Un analysant, c'est quelqu'un qui fait vœu de pauvreté pour un moment. »

Le parallèle avec la religion est évident.

Je ne pense pas que l'on puisse parler d'un vœu de pauvreté au sens d'une promesse solennelle adressée à d'autres qui serait de plus liée à un désir de partage. Être analysant n'implique pas de porter sandales et robe de bure, mais, pour accepter ce qui est bien une conséquence de l'analyse, soit une certaine pauvreté qui plus est à une époque où les offres de consommations se font sans cesse plus nombreuses, il y faut bien un peu de foi, car c'est effectivement pour un moment. Pour aller vers cet inconfort et d'autres liés à la cure, on peut faire l'hypothèse qu'une croyance singulière s'impose.

La croyance est une réponse, une solution face au réel vécu mais inconnu, à l'incomplétude de l'Autre. C'est une adresse à un Autre supposé donner une réponse. Ce fut toujours le cas, que ce soit avec les mythes, les religions, la science. Pourrait-on dire qu'avec la psychanalyse est apparue une forme de croyance, tout au moins une offre de croyance, inexistante auparavant ?

On l'a dit plusieurs fois : l'analysant est un croyant. Il croit en la parole probablement, sinon le questionnement ne serait pas possible. En la parole comme supposée pouvoir dire une vérité. Il croit donc en la vérité, laquelle mobilise la croyance. Il croit que ce qui le fait souffrir est déchiffrable, que le symbolique va opérer sur le réel. Il croit en Dieu, tout simplement. « Le sujet supposé savoir, c'est Dieu, un point c'est tout », dit Lacan <sup>5</sup>. Il croit que l'analyste va, selon sa foi, lui apporter la bonne parole, le délivrer de ses questions et de ses inhibitions, mais peut-être aussi de ses péchés. Du sujet supposé savoir, l'analysant attend ou craint un « dict » véritable, un verdict.

Pour Freud, la croyance de l'analysant concernait l'analyste. Il l'écrivait ainsi : « Le névrosé se met au travail parce qu'il accorde croyance à l'analyste <sup>6</sup>. » Lacan apporte une distinction dans le séminaire *L'Acte analytique* : « Je dirais même plus que du fait qu'il entre en analyse, il fait référence à un sujet supposé savoir mieux que les autres. Cela ne veut pas dire d'ailleurs, contrairement à ce qu'on croit qu'il l'identifie à son analyste <sup>7</sup>. »

Cela dit, le sujet supposé savoir n'est pas une particularité du discours analytique qui fait que les analystes peuvent occuper cette place, il y en a d'autres comme classiquement un maître ou un professeur, mais aussi une personnalité médiatique, par exemple. Croire en un sujet supposé savoir n'est donc pas suffisant pour faire un analysant, soit un travailleur. Il y faut un sujet supposé savoir sûrement comme les autres – l'analyste se recrute dans le commun des hommes – mais pas comme tout le monde, comme le formule Lacan <sup>8</sup>, soit un sujet supposé savoir qui donne à la parole une autre portée, qui interroge l'inconscient, qui n'est pas lui-même au travail dans le temps de la séance et dont la destinée est de choir.

C'est donc une croyance singulière qui n'est portée que dans le discours analytique finalement et qui implique la croyance en l'inconscient. Si le concept de l'inconscient est admis, dans le sens où il fait partie du discours commun, on ne peut pas dire que beaucoup s'y réfèrent. Nous l'avons dit, cette croyance à l'inconscient est requise pour passer du patient en attente d'une vérité à l'analysant travailleur. Mais la frontière n'est pas étanche. D'abord la croyance en une vérité ne tombe pas avec l'apparition de la croyance en l'inconscient, et la croyance en l'inconscient n'implique pas de le croire quand il se manifeste, car ce qui se dit, dans un lapsus par exemple, peut être incroyable dans le sens de l'inintelligible.

Il y a je pense une spécificité de l'analysant croyant, c'est de n'être pas content. L'analysant n'est pas un croyant béat, sinon comment et pourquoi travaillerait-il ? Pour reprendre la formule de Pessoa dans son poème « Le cinquième élément », « être homme c'est ne pas se contenter ». Être analysant suppose de ne pas se contenter, formule que l'on peut appliquer à l'analyste d'ailleurs, qui, s'il n'est pas un travailleur dans le temps des séances, l'est dans l'École. Pourquoi travaille-t-on si ce n'est parce qu'on n'est pas content ?

N'être pas content pourra amener l'analysant à l'incroyable, mais cette fois dans le sens d'extraordinaire, de ne pas en croire ses oreilles. Il pourra, de croyant, passer à « se faire la dupe », ce qui situe un tournant. Il pourra arriver à la satisfaction, à différencier du contentement.

L'expression « se faire la dupe », reprise d'une formule connue et à la fois invention de Lacan, permet de s'écarter du signifiant croyance, dont les équivoques peuvent signifier des contraires : croire est associé à la certitude mais dire « je crois » c'est aussi dire « je ne suis pas sûr ». Elle indique également une différence avec la croyance : je dirais que croire relève de la supposition, se faire la dupe de l'objectivation, soit le résultat d'une expérience, plus encore qu'une conviction, soit savoir y faire avec. De croyant, pour rester dans la métaphore religieuse, on pourrait dire que l'analysant devient pratiquant quand il se fait la dupe.

Il devient un croyant non crédule. La crédulité exclut le doute, lequel reste nécessaire pour être au travail : « On ne peut croire que ce dont on n'est pas sûr <sup>9</sup>. »

La croyance perdue et varie selon le cours de l'analyse.

Quand l'analysant commence à ne plus croire à une vérité qui lui serait délivrée par l'analyste – ce qui finit quand même par arriver avant la fin de l'analyse –, quand le sujet supposé savoir est au bord de la chute, quelle croyance reste-t-il à l'analysant pour poursuivre sa cure ? Je proposerai : la croyance que l'analyste sait y faire avec la fin de la cure. De sujet supposé savoir, sur soi, il devient sujet supposé savoir y faire. La croyance reste donc active, avec des variantes non pas de l'analysant mais de l'avancée de l'analyse.

Et elle reste active après la cure. Plus de croyance en un sujet supposé savoir mais en l'analyse. Cela dit, n'y a-t-il pas de l'identique ? Le sujet qui a terminé sa cure et choisi de poursuivre son travail dans une école ou comme analyste ne fait-il pas de l'analyse un nouveau savoir supposé à questionner, certes non pas un sujet, mais un supposé savoir de l'inconscient ? Sinon, comment pourrait-il prendre une position d'analysant qui n'enseigne pas mais pense la psychanalyse ?

### Des frontières non étanches ?

Analysants-analystes : les frontières ne sont pas étanches entre les uns et les autres. D'ailleurs beaucoup d'analystes sont analysants, encore en cure. C'est une autre variante de l'analysant. On n'est pas forcément soit l'un, soit l'autre, si ce n'est que pour l'analyste, au contraire de l'analysant – qui, au fond, n'a pas forcément à se nommer comme tel, ce n'est pas le travail qui lui est demandé que de se nommer ainsi –, pour l'analyste analysant, il est nécessaire de distinguer le moment où il est l'un du moment où il est l'autre. Et si le psychanalyste a terminé sa cure, il peut donc être non

plus analysant mais en position d'analysant. Analyse avec fin, analysant sans fin, c'est la formule qui m'est d'abord venue pour resserrer cette idée.

Pour l'analyste comme pour l'analysant, le savoir est au cœur de ce qui les anime. « Dans l'analyse, on est là pour savoir quelque chose <sup>10</sup> » disait Lacan dans le séminaire sur l'acte. « Dans l'analyse » peut s'entendre de différentes manières, soit pas seulement dans la cure.

Le névrosé, du fait de la division, est naturellement poussé vers les sujets supposés savoir, si bien que l'on pourrait dire que l'analysant qui fait le choix du savoir en s'adressant à un sujet supposé savoir est un névrosé comme les autres mais peut-être pas comme tout le monde, pour reprendre la formule de Lacan concernant les analystes. Il va se mettre au travail, passant du désir d'acquisition du savoir à la production, ce que font d'autres qui sont dans la création par exemple, si ce n'est que, pour l'artiste, il n'y a pas d'Autre qui donne une autre portée à la parole.

Pour avoir un tel attrait vers un sujet supposé savoir, un tel attrait vu le coût de l'analyse – non seulement le coût financier mais toutes les pertes que cela implique –, il faut avoir une sérieuse question. Mais l'analyste, je parle de celui qui n'est plus analysant, n'a-t-il plus de questions ? Il reste un parlêtre comme les autres. On n'entend pas dans les témoignages d'AE que ce qui a fait passage à l'analyste soit la fin des questions. La fin de certaines oui, mais d'autres s'ouvrent.

La question du savoir demeure. Bien sûr, il faut différencier désir du et désir de savoir, mais, dans les deux cas, et même s'il ne s'agit pas du même savoir, le signifiant est identique et peut indiquer quelques connivences. Dans les deux cas, de l'analyste et de l'analysant, il implique le travail et le risque d'aller vers ce qui ne va pas de soi. « Savoir est toujours par quelque côté croire savoir <sup>11</sup>. »

Ce qu'est la position d'analysant, pour l'analyste, est parfaitement démontré par Lacan quand il propose précisément que le terme analysant supplante celui d'analysé. Lorsqu'il amène ce signifiant, il produit un savoir sur la psychanalyse. Autrement dit il travaille. Il est un travailleur, comme on l'a dit de l'analysant. De celui qui répond et interprète, il passe à celui qui travaille, et réciproquement, d'après une torsion opérée selon qu'il est dans son cabinet ou dans l'École.

Le choix de Lacan, de faire séminaire, à voix haute et en présence d'un auditoire donc, confirme je crois cette position d'analysant, l'analysant auquel il est demandé de parler et d'être en présence de l'analyste.



Au début de la dixième leçon du *Séminaire XI*, Lacan reprend cette formule : « L'art d'écouter équivaut presque à celui de bien dire <sup>12</sup>. » Et il ajoute : « Cela répartit nos tâches. » Selon la façon dont on entend le « nos », et je fais l'hypothèse qu'il parle de lui, cela dit bien la torsion de l'analyste en position d'analysant et d'interprétant.

Après coup, la formule que j'ai avancée précédemment – analyse avec fin, analysant sans fin – ne m'est apparue pas tout à fait juste : être analysant et être en position d'analysant, ça n'est pas pareil, et pas seulement parce que, pour le premier, le travail porte sur son être, et pour le second sur la psychanalyse.

Les termes le disent eux-mêmes : la position pour l'analyste, ce n'est pas la supposition pour l'analysant. Si le savoir est ce qui anime analystes et analysants, il n'est pas supposé pour l'analyste, et *a fortiori* pas supposé chez un Autre.

Supposé, c'est se placer sous, on en revient à ce qu'avait évoqué Miyuki Oishi <sup>13</sup> de l'analysant soumis. Être en position d'analysant exclurait la supposition. Cela n'implique pas que l'analyste impose mais qu'il pose. Dans la cure, il pose l'inconscient et doit ignorer ce qu'il sait. Dans l'École, il pose son travail en position d'analysant, « avec ses pieds », il ne prend pas ses jambes à son cou, ce qui suppose de dire aussi ce qu'il ne sait pas, d'oser quelques inventions, situation tout aussi difficile que celle de l'analysant.

Pourquoi d'ailleurs Lacan n'a-t-il pas eu l'idée de supplanter le signifiant analyste, qui évoque plutôt une position statique, par un autre ? On l'a dit, l'analyste dans le dispositif de la cure n'est pas le travailleur mais il n'en est pas moins acteur : il répond, dans le sens d'être présent, avec son désir ; il répond donc souvent en se taisant, et il interprète. On pourrait parler d'une paire analysant-répondant, ou analysant-interprétant.















### Pour conclure

Que l'analysant ne s'approprie pas le signifiant qui le désigne, souvent et plus généralement en début d'analyse, ce n'est pas si grave mais cela indique que le terme, bien que vieux de quelques décennies maintenant, n'est pas acquis : raison de plus pour continuer de le mettre au travail.

Et c'est avec la question de l'invention que j'aimerais poursuivre et dont j'ai vu qu'elle avait fait le thème des journées nationales de 2002. « L'analysant, c'est celui qui invente » a pu dire Lacan dans une conférence aux États-Unis je crois – je n'ai pas retrouvé la référence. Inventer est toutefois un signifiant qui revient souvent dans ses séminaires, au cours desquels il procède d'ailleurs à des inventions, comme les néologismes.

Comment entendre ce terme pour l'analysant : est-ce celui qui fabule, qui invente avec le fantasme, ou bien est-ce celui qui crée ? Même si cela peut être tout cela à la fois, j'ai envie bien sûr de pencher pour la dernière hypothèse : au-delà d'être un travailleur, l'analysant peut-il être un créateur ? À suivre donc.

*Mots-clés : analysant, paradoxe, croyance, travail, entretiens préliminaires.*

- 
- \*  Intervention au séminaire EPFCL « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 4 février 2016.
1.  J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 458.
  2.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1967.
  3.  J. Lacan, « Variantes de la cure type », dans *Écrits, op. cit.*, p. 350.
  4.  *Ibid.*, p. 349.
  5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 280.
  6.  S. Freud, « La question de l'analyse profane » (1926), dans *Œuvres complètes*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 50.
  7.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 29 novembre 1967.
  8.  J. Lacan, « Variantes de la cure type », art. cit., p. 350.
  9.  J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 19 mai 1965.
  10.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 24 janvier 1968.
  11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 56.
  12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 139.
  13.  M. Oishi, « Un-croyant in/soumis. Du psychanalysé de Freud au psychanalysant avec Lacan », *Mensuel*, n° 102, Paris, EPFCL, janvier 2016.